

Commentaires

Number 15, October–November 1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20209ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1984). Review of [Commentaires]. *Nuit blanche*, (15), 21–29.

**MAGGIE CASSIDY**

Jack Kérouac

Québec/Amérique, 1984

Après *Tristessa* publié aux mêmes éditions, Jack Kérouac réapparaît avec *Maggie Cassidy*, roman autobiographique. Avec cette seconde parution au Québec d'un de ses livres, les éditions Québec/Amérique sont en train de forger à Kérouac le «Canuck» une place qu'il n'aura jamais eue de son vivant, une terre, un enracinement peut-être.

Dans *Maggie Cassidy*, Kérouac, l'un des pères de la «beat generation», nous dévoile le Jack d'avant cette période, jeune adolescent de seize ans, bruyant, ivre de jeunesse et d'espoir... les copains et, bien sûr, un premier amour, Maggie. On découvre le Jackie (surnommé Zagg par les copains) d'avant les grandes désillusions, d'avant l'alcool. Le roman est plein d'un enthousiasme serein mais, dans l'esprit de Zagg, les idées se brouillent, tout devient plus compliqué, insaisissable. Zagg observe, pense, réfléchit. Il regarde vivre ses camarades dans ce coin de pays où il ne se sent pas vraiment attaché. Kérouac, éternel exilé.

Et Maggie... une relation amoureuse parsemée de rêves, de phantasmes, d'angoisse et d'incertitudes. Ces adolescents, au sortir de l'enfance, goûtent aux premières grandes souff-

rances du cœur, ils ont peur, l'amertume commence déjà à les gagner. Maggie, c'est le passage pour Jack d'un monde empli de tartines au beurre d'arachides et de football, à la brusque réalité de la vie. Il y a aussi le père de Zagg, Emil, avec qui ce dernier entretient une relation très profonde, un langage muet fait de vibrations qui disent tout. Une complicité, hélas, entrecoupée de longues absences.

Maggie Cassidy, c'est surtout une intense et dramatique tristesse, une sensation de lourdeur, d'abattement qui vient de nulle part et qui gruge lentement cette jeunesse énergique. Tristesse, rempart contre l'agression du monde. C'est aussi un psaume à la beauté crue d'une jeunesse insouciant et rebelle. Et, bien sûr, toujours le style de Kérouac, explosif et déliant!

Je n'ai jamais vu la tristesse tenir autant de place dans un même texte. Ce livre est un cœur prêt à explorer...

Marie-Nicole Cimon

COUPLES, PASSANTS

Botho Strauss

Gallimard, Coll. Du monde entier, 1983

Certains livres se laissent difficilement cataloguer, mais pour des raisons qui paraissent sans doute évidentes une fois dévoilées, les éditeurs s'évertuent à leur accoler un genre. Ainsi en est-il de *Couples, passants*, qu'on nous présente comme un roman et qui n'en est pas un. Si certains textes s'apparentent à la nouvelle, l'ensemble ne forme pas un recueil. *Couples, passants* réunit des impressions, des observations et des réflexions suscitées par la turbulence qui caractérise notre fin de siècle.

Les deux premières sections du livre — qui en comporte six —, «Couples» et «Flots de circulation», sont



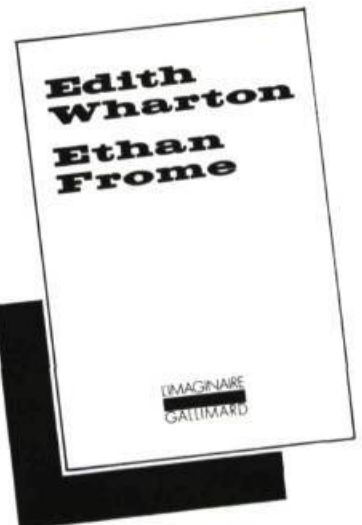
constituées d'une série de tableaux où couples et passants se débattent dans un quotidien qui nivelle leurs rêves et leurs espoirs au rang des actualités qu'ils ne lisent ni n'écourent plus depuis longtemps. Quand ils ne regardent pas passivement la télévision, c'est le temps qu'ils regardent passer. «La saturation, écrit Botho Strauss, est la souveraine absolue de notre culture. Si l'on doit en arriver à ce qu'il est convenu d'appeler une catastrophe, elle surviendra très probablement à un moment où l'on n'en ressentira plus le besoin, et on se paiera le luxe d'être terrifié en baillant».

Les personnages sont ici sans nom: un homme en costume gris trop court, la femme, deux êtres, un fonctionnaire de district, la jeune laborantine, mais tous occupent une fonction dans laquelle ils cherchent la justification de leur existence, qu'ils ne trouvent plus ni en eux ni en cet «appendice sans danger» qu'est l'autre. Le couple — élargi ici — n'est plus qu'un miroir grossissant qui accuse l'immense solitude que tous cherchent désespérément à nier. Et dans le groupe de passants qui disparaît au coin d'une rue se trouve toujours la femme — ou l'homme — aimée, emportant avec elle le meilleur de soi... «Maudit univers de passants», s'écriera l'automobiliste en appuyant sur l'accélérateur.

La même constat d'échec se dégage des autres sections où Botho Strauss nous livre ses réflexions sur la littérature, le cinéma, la dislocation du langage et l'avitilissement de notre mémoire, la menace sans cesse grandissante d'un conflit nucléaire. Sur ce dernier point, les textes de «Folie du présent» sont éloquentes. L'intérêt ici n'est cependant pas toujours soutenu, peut-être à cause des redites et d'un style parfois lourd.

En fait, ce que Botho Strauss dénonce dans *Couples, passants*, c'est que «tout est encore aménagé de telle sorte autour de nous que la plupart des hommes réussissent à faire de leur existence (...) le parfait divertissement qui les détournent de leur propre existence». Le genre de livre auquel on retourne.

Jean-Paul Beaumier

**ETHAN FROME**

Edith Wharton

Gallimard, coll. L'imaginaire, 1984

C'est par bribes que nous parviennent, en français, les œuvres littéraires américaines. Edith Wharton (1862-1937) n'est pas une écrivaine connue, même si plusieurs de ses romans sont déjà traduits (surtout dans

commentaires

10/18). On la compare à Henry James, on n'a pas tort.

Ethan Frome vit dans une ferme du Massachussets. Sa femme Zenobia est malade et désire avoir de l'aide pour s'occuper des affaires de la maison. Une cousine (Mattie) sans argent et sans talent, rejoint le couple. L'amour va venir transformer les trois personnages. Un amour torturé, difficile, puritain même.

«Il ne savait d'où lui venait ce déraisonnable bonheur, car rien n'était changé dans sa vie ni dans celle de Mattie. Il ne lui avait pas même touché le bout des doigts, il ne l'avait pas même regardée en plein dans les yeux. Mais leur soirée ensemble lui avait laissé entrevoir ce que vivre à son côté pourrait être, et il se félicita de n'avoir rien fait pour troubler la douceur du tableau. Il avait idée qu'elle savait ce qui l'avait retenu...» Tout le reste est suggestion. La littérature actuelle a perdu beaucoup en refusant de suggérer et en se pliant aux exigences de la description presque scientifique de l'amour humain. Voilà un roman qu'il faut lire aussi du bout des doigts et qu'il faut mettre dans la catégorie de la littérature noire. Les premières décennies de la Nouvelle-Angleterre sont décidément très loin de John Irving.

Marc Chabot

L'HISTOIRE SANS FIN

Michael Ende
Québec/Amérique,
coll. 2 Continents

Un conte pour enfants de plus de 400 pages, est-ce sérieux? Pour une histoire sans fin, vous dirai-je, le nombre de pages se justifie amplement. D'un autre point de vue, il y a là de quoi faire une bonne provision d'épisodes merveilleux pour endormir le petit monstre à l'heure du dodo. Une histoire qui ne finit pas, quelle aubaine!

C'est par l'entremise de



Bastien Balthasar Bux (B.B.B.), dix ans, un petit gros froussard et quasi orphelin, que nous entrons, en tournant avec lui la première page du livre sans fin, au Pays Fantastique et au coeur de son épineux problème: la progression d'un néant destructeur qui avale tout sur son passage. Et nous entrons de plain-pied dans la fascination et le merveilleux d'un livre qui ne finit pas (comme son titre l'indique) de nous fasciner et de nous émerveiller.

Au-delà des hyperboles que je pourrais multiplier au sujet de ce roman-conte, (comme le fait qu'il ait été traduit en 27 langues!) reprenez au moins l'originalité de sa structure narrative «en abîme» où plonge à la fois le vrai lecteur (vous, en l'occurrence) et le lecteur-personnage (B.B.B., déjà mentionné ci-haut), devenu par une contorsion du récit le «sauveur» du Pays Fantastique et aussi, son héros problématique.

Je ne peux en dire plus, si ce n'est pour vous inviter à y plonger vous-mêmes, pour voir. Je serais bien surpris si vous n'aviez pas ensuite le goût d'aller tout raconter à des amis adultes ou à des enfants de votre connaissance, épisode par épisode, pour faire durer le plaisir.

Marc Sévigny

LES JARDINS DU CONSULAT

Angelo Rinaldi
Gallimard, 1984

Ce sixième roman d'Angelo Rinaldi, critique littéraire à *L'Express*, m'a laissée perplexe, tout autant que l'accueil quasi dithyrambique qu'il a reçu de certains m'a étonnée. Non pas qu'il s'agisse d'un mauvais livre: le romancier est habile, l'idée aurait pu être intéressante. Mais j'avoue que, souventes fois exécutée par ces phrases qui n'en finissent plus et après m'être assurée que je ne perdais rien de capital, j'ai sauté des passages ou fait une lecture en diagonale de certains autres.

Lorsque se manifestait l'habileté de l'auteur, je pensais à son utilisation de l'espace et du temps: pendant qu'une chatte se meurt, le narrateur revoit toute son existence et nous la raconte. Ce qui se résumerait à un procédé somme toute assez banal est ici réussi avec brio: aucune rupture, aucun passage qui fasse «forcé» lorsque le narrateur va du passé au présent (et vice versa) selon un plan minutieusement établi.

L'intérêt pour moi s'est arrêté là. Je me suis ennuyée au récit de l'ascension de cet homme méprisé dans sa jeunesse et qui, par un jeu opportuniste de protections et d'acointances diverses, parvient à détenir quelque autorité au sein de l'intelligentsia (mais Rinaldi, bon prince, nous donne la recette à l'aide de maximes et d'aphorismes: cela peut toujours servir). Et surtout ce style, linguistiquement et syntaxiquement irréprochable, m'a paru précieux, affecté, prétentieux: 263 pages de phrases interminables et acrobatiques m'ont lassée plus qu'autre chose.

L'individu, d'évidence, sait écrire, ce qui est de plus en plus rare. Malheureusement, la lectrice que je suis n'a pas succombé au charme. Mais le roman donne indéniablement dans le «bon chic bon genre»: si vous ne pouvez résister, dépêchez-vous, car la vie d'une



nouveauté comme celle-ci est brève (le temps de l'agonie d'un chat, peut-être)...

Francine Bordeleau



LE DOIGT DE DIEU

Erskine Caldwell
Folio, 1984

«Elle me disait que le doigt de Dieu Tout-Puissant me conduirait là où me voilà aujourd'hui, et c'est bien ce qui s'est passé.»

Fatalité? Pessimisme? Réalisme? Plutôt réalité. Caldwell tout comme Cain, Baker, Hemingway, Salinger, McCullers et des centaines d'autres, écrit coude à coude avec la réalité; une espèce de vision naïve

commentaires

des choses et des gens, qui ne cherche ni le bien ni le mal. C'est direct, c'est violent, c'est simple. Sans psychologie tortueuse, sans héros, sans double sens. Et l'interprétation qu'on en fait n'est pas oubliée une fois le roman fermé; c'est plutôt la vie de tous les jours. Cette simplicité d'écriture fait le charme de la littérature américaine, fidèle aux reflets de New York, d'Atlanta, de Los Angeles, — et ce qui frappe le plus, c'est l'esprit bohème, le sens de l'aventure qui règne d'un roman à l'autre, d'un auteur à l'autre; et d'une lecture à l'autre, on a l'impression de continuer un voyage, observateur camouflé derrière les portes et les fenêtres que les écrivains bâtissent pour nous.

Christine Charbonneau



filles, Louise. Pauline la prend en charge et va s'établir aux États-Unis, dans le Bronx de New York. Louise sera le prétexte de l'auteure pour réunir autour de Pauline et d'Isaac, Juif comme elle, des êtres déchirés par des drames du passé auxquels ils ne comprennent rien, jusqu'à ce que, eux aussi, découvrent la vérité: que l'on ne peut pas retourner en arrière.

Le roman ne laisse pas indifférent. Le rythme en syncope agace au début, puis le lecteur s'y habitue. En effet, la curiosité l'emporte, et il le termine, à bout de souffle. L'année de Louise, la vieille blessure de famille s'est cicatrisée.

Louise Caron

CENT SONNETS Boris Vian Christian Bourgois, 1984

Après *Au nom de Dieu*, le livre qui, selon les termes mêmes de l'éditeur, lève enfin le voile sur la mort suspecte de Jean-Paul 1^{er}, voilà que Christian Bourgois fait paraître les *Cent sonnets* de Vian. Faut-il y voir une pure coïncidence? Je ne peux m'empêcher d'imaginer Vian, un sourire en coin, devant la vitrine d'un libraire où se côtoient pudiquement le récit de l'hypothétique assassinat de

«ce pape qui devait mourir» et les *Cent sonnets*. Vian lui-même y aurait sûrement vu matière à une nouvelle section de sonnets, tout aussi révérencieux que son «Je Croâ z-en Dieu».

Voilà donc la première oeuvre écrite de Boris Vian. Oeuvre de jeunesse — et il y paraît — dont la plupart des textes ont été écrits au début des années quarante. La datation repose ici sur la graphie de Vian — encore un peu gauche et puérile, souligne Noël Arnaud — et le contenu fortement biographique de certains sonnets. Dans sa préface, Arnaud explique, justifie même, la décision de publier les *Cent sonnets*, dont certains avaient déjà paru dans des revues: «... les lecteurs de Vian sont exigeants, ses lecteurs les plus attentifs, d'aucuns diraient: fanatiques, (...) estiment que les oeuvres imparfaites, inachevées, ou nées à l'aube de la vocation d'un écrivain, aident grandement à dégager les fantasmes qui hanteront ses créations les plus abouties, à analyser la formation de son écriture et de sa personnalité littéraire, bref à mieux le comprendre».

On fait donc appel à notre compréhension, voire à notre indulgence, et on nous invite à considérer ces sonnets comme des textes de jeunesse et non comme des fonds de tiroir. On insiste même, comme si cela devait justifier en soi la décision de publier et susciter un intérêt indéniable, sur le fait que Vian représente une exception chez les poètes français parce que ses premiers textes ne vénèrent pas «la poésie à l'image d'une déesse», qu'il ne se prend pas au sérieux. Mais n'est-ce pas oublier que le sérieux chez Vian est indissociable du tragique et que, sans l'humour caustique qui a chez lui une fonction immunitaire, sa sensibilité n'aurait été que plus vulnérable?

J'avoue ne pas avoir retrouvé le plaisir que j'avais à lire du Vian et ce, même si on retrouve la plupart des thèmes



qui lui seront chers dans ses oeuvres postérieures (le jazz, l'anticléricalisme, la bêtise humaine, la hantise de la mort, etc.). Je ne peux donc pas me considérer comme un exégète de Vian, collectionnant les multiples éditions que les éditeurs s'évertueront à faire paraître, jugeant ainsi qui, de Jean-Paul 1^{er} ou de Boris Vian, se vend le mieux.

Jean-Paul Beaumier

CINQ NÔ MODERNES Yukio Mishima Gallimard

Les *Cinq Nô modernes* que Yukio Mishima signait à la fin des années 60 sont maintenant disponibles en français, leur traduction étant l'oeuvre de l'académicienne Marguerite Yourcenar.

Ces drames en un acte sont surprenants d'actualité; Mishima n'a gardé du théâtre traditionnel que les titres de ces pièces et une vague idée de leur développement. Les préoccupations contemporaines de l'écrivain se font notamment sentir dans le bouleversant *Yoroboshi*, où deux couples se disputent la garde d'un enfant rendu aveugle par un bombar-

commentaires

dement aérien. On est horrifié par le jeune Toshinori dont le seul souvenir est «la vision de la fin de ce monde». Parlons aussi de *Hanjo*, drame où homosexualité et amour insatisfait évoquent le climat des oeuvres de Fassbinder.



Chaque Nô moderne recèle un trésor d'émotion contenue, et c'est en retenant notre souffle qu'on achève ces histoires où spectres et vivants se côtoient sans qu'on arrive à savoir qui sont les véritables fantômes.

Mais la valeur intrinsèque de chaque texte n'est pas tout. Pour nous permettre de goûter la correspondance existant entre les Nô modernes et ceux du passé, pour ne pas nous priver des harmoniques que le poète a su garder ou faire naître, les pièces sont précédées d'un brillant avant-propos de Yourcenar. Par sa pertinence et son intelligence, ce texte arrive à résumer l'essentiel de la démarche de Mishima et en rend la lecture encore plus passionnante.

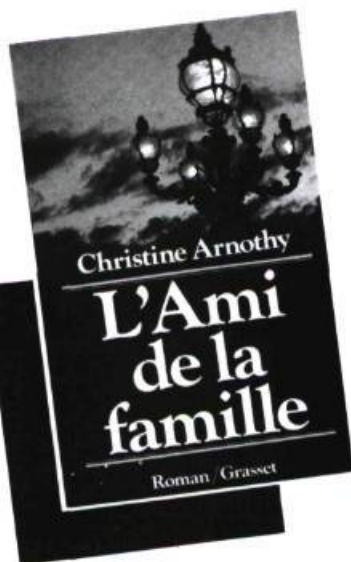
Marcel Jean

L'AMI DE LA FAMILLE Christine Arnothy Grasset, 1984

L'histoire débute au moment où François Mitterand est enlevé. Le colonel Froment de Beaulieu, qui le remplace, devient le dictateur d'une France qui s'installe dans la léthargie. Le reste du monde se tait pendant que les Français espèrent tout bas ce qu'ils ne peuvent désormais plus dire tout haut.

Quant à Nadine et Daniel Staffler, ils connaissent déjà le triste personnage. Longtemps, le colonel a été l'ami de la famille de Nadine et la perte de ce privilège a été ressentie, par celui-ci, comme une humiliation.

Si Froment de Beaulieu tente de rattraper le temps perdu avec Nadine, Daniel ne l'intéresse pas moins. Chimiste de renom, il a mis au point une formule qui, administrée à des individus, annihile complètement leur esprit de révolte. Ce secret a donc une valeur inestimable pour un régime totalitaire et en l'occurrence, celui du colonel Froment de Beaulieu.



Loin de vouloir lui révéler le secret, Nadine et Daniel devront se battre avec les faibles

La rentrée littéraire au

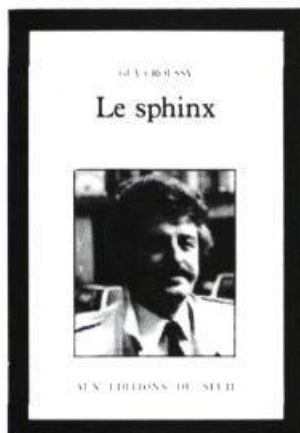
seuil

Guy Croussy LE SPHINX 16,95\$

Lucien Dommage est enclin au silence; il écoute, observe et enquête sur Michel De Lattre, le patron de « l'Organisation ». Peu à peu ce dernier sort de l'ombre avec ses secrets et ses blessures.

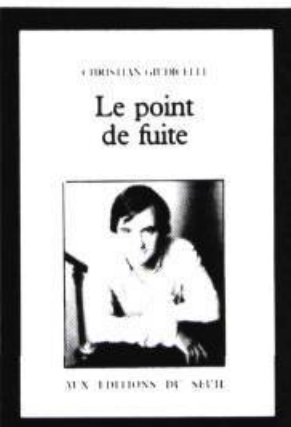
Un soir d'été le ciel bascule et le monde verse dans le vide.

Du même auteur:
Le Loup-Cervier
La Tondué



Christian Giudicelli LE POINT DE FUITE 16,95\$

Comment aimer, s'aimer tout court? Et en une nuit seulement, quand la nuit justement vous sépare? Jacques et Olivier sont les deux pôles, les deux points de cette fuite nocturne à la destination des plus imprévues.



Augustin Gomez-Arcos UN OISEAU BRULÉ VIF 16,95\$

Paula Martin vénère les fétiches de la tyrannie et la mémoire de sa mère. Elle refait la guerre civile espagnole que son père, franquiste, a gagnée. En une cérémonie cruelle et dérisoire, Paula livrera le dernier combat de la mémoire.

Du même auteur:
Maria Republica
Ana Non



En vente chez votre libraire

Pour recevoir régulièrement et gratuitement le "27 rue Jacob" bulletin des nouveautés des Éditions du Seuil retournez ce coupon à:

Dimédia Inc. 539 boul. Lebeau, Ville St-Laurent, H4N 1S2

NOM.....

ADRESSE.....

PROFESSION..... CODE POSTAL.....

commentaires

moyens encore à leur disposition, pour préserver l'humanité des conséquences d'une telle arme.

Beaucoup d'action, des rapports avec les autres de plus en plus difficiles, un intérêt soutenu et une vague crainte lorsqu'on referme le livre. Comme si tout cela appartenait à une réalité qui nous échappe.

Andrée-Anne Godbout

trains qui font figure d'anachronismes, tout rappelle le moyen-âge: les paysages (bourgs féodaux et campagnes), le langage, les aventures dont le héros, dans sa quête, est l'heureuse ou la malheureuse victime.

Tout cela est à la fois d'un intérêt certain et un peu gênant, du fait de l'objet de la narration lui-même. Le nombre incalculable d'horreurs sature facilement, d'autant plus que l'excès de sang, de cadavres, de viols d'enfants et de fantasmes nécrophiles rate son but et fait sourire. Dommage quand le style demeure irréprochable!

Malgré ces réserves, Savitzkaya reste un romancier qu'il faut suivre. L'horreur et l'abjection étant cependant des voies d'exploration qui ne se laissent pas maîtriser aisément, Savitzkaya a, d'évidence, perdu pied.

Francine Bordeleau



LES MORTS SENTENT BON

Eugène Savitzkaya
Minuit, 1984

J'ai découvert Savitzkaya par la revue de bandes dessinées (*À Suivre*) qui, à l'époque, présentait à chaque numéro un dossier thématique. Cette fois il s'agissait des monstres, «nos frères maudits», et Savitzkaya avait écrit pour la circonstance une nouvelle assez étrange. Avec *Les morts sentent bon*, son cinquième roman, il confirme son désir de débusquer le monstrueux et l'abject.

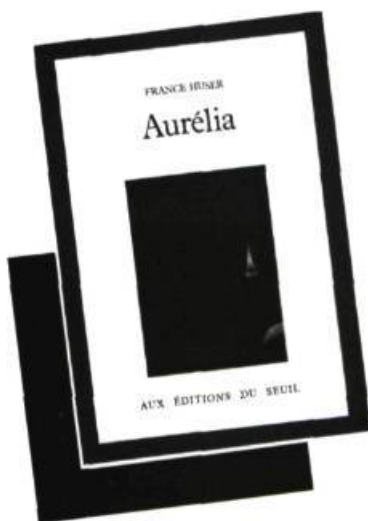
Le roman s'apparente à la chanson de geste où l'on suit un héros, Gestroi (prénom moyen-âgeux s'il en est, qui indique bien le mandat du personnage), qui parcourt l'Asie et l'Europe à la recherche d'une contrée idéale pour son roi. Dans ce prétexte à l'initiation de Gestroi, mis à part les camions et les

AURÉLIA

France Huser
Seuil

On vit dans l'expectative. Le présent est complètement assujéti à une venue que l'on rêve, que l'on ne finit plus de préparer. Tout dans *Aurélia* est passé au tamis de l'attente. Et bien que cette attente ait quelque chose d'inquiétant, on est loin de la confusion et du morcellement de *La maison du désir*.

L'enfant, cette absence trop fortement ressentie au sein du couple, Aurélia-Deepika, la petite fille indienne que l'on décide d'adopter. Puis la lenteur des procédures d'adoption. En attendant, le rêve: «Olivier, au prénom que je t'ai choisi, a ajouté celui de Deepika, ce qui veut dire en hindi «petite lampe à l'huile». Et j'aimais que tu sois ainsi comparée à l'aube, à une petite lumière.»



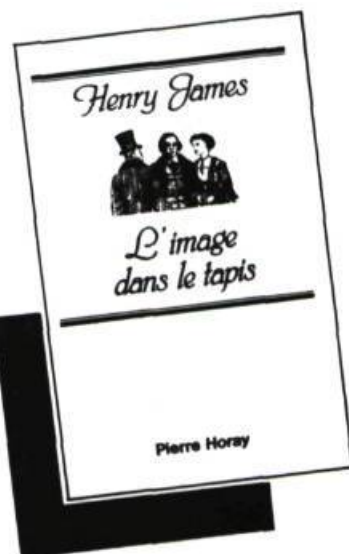
L'instinct maternel est éveillé et fait soudain rage. Aurélia n'est plus qu'une petite lumière, elle devient un véritable brasier! La gestation se fait dans l'imaginaire, le lien se tisse autour du fantôme «être mère». «Attente de toi, tenue à son point de douleur. Le silex grince quand on le frotte contre un rocher. J'étais ainsi, au tranchant des pierres.» Le désir, dans cette tête obsédée par l'idée de la maternité, s'invente des espoirs, teinte Paris des couleurs de l'Inde et donne à l'attente toute son acuité.

Cherchant peut-être trop à traduire, l'écriture de France Huser délimite mal le «contour» des émotions. On y sent ce pressant besoin de dire, de nommer: l'écriture semble être ici au service de la raison. Qualité? Défaut? Parlons plutôt de maturité de l'écriture: celle de France Huser cherche encore son point d'équilibre.

Sylvie Trottier

recueil et, dès les premières lignes, il vous saisit complètement. Vous savez que la fin n'est pas loin et vous vous demandez tout de même comment tout cela va finir.

Un critique s' imagine avoir bien travaillé en commentant le dernier roman de l'écrivain Vereker. Quelque temps après, il se retrouve en face de l'écrivain en question, qui lui fait la remarque suivante: «Vous êtes, vous, mon cher, passé à côté avec une assurance inimitable; le fait que vous faisiez preuve d'intelligence et de gentillesse n'y changeait rien. (...) ce quelque chose de particulier pourquoi j'écris mes livres. Tout écrivain n'a-t-il pas un mobile de ce genre qui l'incite à donner sa mesure, à se dépasser, et en l'absence de quoi il n'écrirait pas du tout? La passion de sa passion, le côté de l'affaire où la flamme de l'art brille le plus haut? Eh bien, c'est ça!»



L'IMAGE DANS LE TAPIS

Henry James
Pierre Horay, 1984

On peut, je crois, considérer Henry James comme l'un des plus grands spécialistes de la nouvelle. Vous ouvrez un

Ils seront trois personnes à se mettre à la recherche de «ce petit quelque chose» dans l'oeuvre de Vereker. Inutile de vous raconter la suite. L'efficacité de la nouvelle y perdrait beaucoup. Si la recherche vous intéresse, je vous laisse là.

Marc Chabot



EFFROIS ET FANTASMAGORIES

H.G. Wells
Gallimard, coll. L'imaginaire
1984

Effrois? Pas suffisamment pour faire même réagir un cardiaque alité. Fantasmagories? «(...) connaîtrais-je le monde sous l'aspect de la fantasmagorie qu'il m'avait toujours paru être?» se demande un personnage qui s'évadera (en rêve) de son corps durant une intervention chirurgicale. Bref, si le titre est trompeur, on y gagne toutefois au change. Car dans ce livre d'abord publié en 1911, l'humour surprendra ceux qui ne connaissaient Wells que par sa science-fiction.

Onze textes, dont neuf peuvent passer pour des nouvelles et deux pour des essais humoristiques. Pas de SF dans tout cela, mais un peu de fantastique dans «L'histoire de feu M. Elvisham» (une personnalité est usurpée dans un marché de dupes) et «Sous le bistouri» (l'opération de tout à l'heure). Quelques récits regorgent de suspense: «Par la fenêtre» où un convalescent immobilisé souhaite observer un drame qui le distraira, et «Le trésor de la forêt» qui raconte la fin tragique de deux chercheurs de trésors. Dans toutes ces intrigues malheureusement, on devine la chute longtemps à l'avance. Le

plus beau texte de cette catégorie s'intitule «Le cône», sorte de métaphore sur la civilisation industrielle monstrueuse, dirigée par des «hommes du métal» qui «n'ont pas de cœur».

Seule la plaisanterie est à peu près constante. Devant la déconvenue d'un poète cherchant la Muse dans la douleur amoureuse, le narrateur conclura que «les émotions sont choses terribles». Dans «Le choix d'une épouse», il conseillera de n'épouser que des femmes plus âgées et laides, «si l'on tient à toute force à épouser quelqu'un».

Domage pour la note de racisme décelable dans un ou deux paragraphes. Quant aux propos sur les femmes, ne sont-ils pas légèrement teintés de misogynie? Comme quoi on a beau s'appeler H.G. Wells, on ne peut pas être en avant de son temps dans tous les domaines...

Denis Côté



LES HASARDS DE LA VOIX

Alain Arnaud
Flammarion, 1984

Quel hasard, en effet, que ce livre me parvienne à une période de ma vie où je m'interroge sur la voix, ses couleurs, son rythme, sa forme, ses pouvoirs! La voix, même si elle est à la fois miroir et écho, ne peut être limitée au son et à l'écoute; elle révèle tellement plus. C'est le passage d'un secret, d'une expérience, d'une maîtrise d'un corps à un autre; on peut parler d'une communication illimitée. Et cette quête de la voix est l'histoire de toute une vie. La voix se modifie, affectée qu'elle est par différents facteurs: le monde, le temps, la mémoire, les blessures de la vie, la présence de l'autre. «Il suffit d'un fragment de voix, d'un mot, d'une intonation, d'un silence pour tout changer entre deux êtres».



Corps et voix sont intimement liés. En quittant le corps, la voix ne l'abandonne pas. Les postures du corps permettent à la voix de se situer dans le temps et l'espace. Lorsqu'elle devient audible, la voix émerge du corps et *par* le corps. Le chanteur apprendra que la voix est toujours déjà là, qu'il ne peut rien lui apporter qu'elle ne possède déjà, et que l'enseignement du chant ne viendra que lui révéler ses chances et ses forces.

Voix et poésie empruntent des chemins parallèles: «Le Poème, recueil de lambeaux de corps, de morceaux de voix, écriture sonore qui tente de retrouver l'origine dissimulée, de reconstituer l'unité éclatée.» Ces textes en prose d'Alain Arnaud ne sont ni un discours théorique, ni un discours technique, mais constituent plutôt une approche amoureuse de la voix, de ses hasards et ses énigmes.

Susy Turcotte



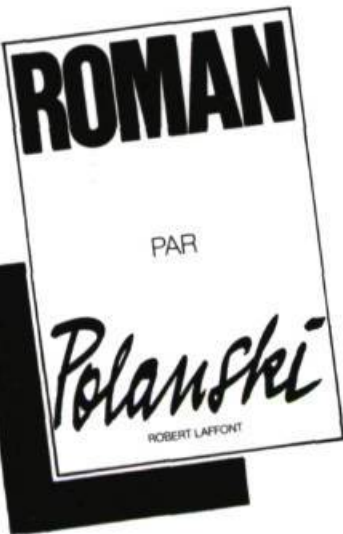
ROMAN
Roman Polanski
Robert Laffont, coll. Vécu
1984

En chaque lecteur dort un voyeur et je soupçonne tout un chacun de s'être adonné, un jour ou l'autre, à la lecture de potins de vedettes dans *Paris-*

Match ou dans quelque journal à scandale en provenance de Hollywood. Allons donc, avouez, c'est humain. Je soupçonne en outre plusieurs lecteurs éventuels du *Roman* de Polanski d'ouvrir cette grosse brique avec une certaine avidité dans le regard. Je l'ai déjà dit, c'est humain.

Le *Roman* de Roman tient moins de la fiction que du documentaire. Polanski y raconte sa vie et il le fait sans trop de fioritures. C'est déjà suffisant pour nous captiver, car sa vie s'est déroulée sous le signe de l'aventure, du malheur et du scandale. Les lecteurs de potins seront réjouis, particulièrement lorsque l'auteur décrit sa période hollywoodienne et qu'il en profite pour régler quelques comptes en souffrance. L'assassinat de Sharon Tate par le groupe de Charles Manson et l'arrestation de Polanski pour le viol d'une mineure ont reçu des médias une publicité assez tapageuse pour que l'intéressé veuille clarifier les faits.

Mais l'intérêt majeur du «roman», à mon avis, se situe ailleurs. C'est lorsque Polanski nous parle de cinéma qu'il est à son meilleur, et son livre brosse un portrait grandeur nature du métier de réalisateur qu'il a exercé successivement en Pologne, en Angleterre, aux États-Unis et en France. Il s'agit d'une vision de l'intérieur qui nous fait pénétrer en première classe dans le monde «interlope» de la production cinématographique de calibre international. Du *Couteau dans l'eau* à *Tess*, sans compter les innombrables projets de film qui n'ont jamais abouti, Roman Polanski nous fait part d'une démarche qui lui a valu son lot de succès et d'échecs. Chaque nouveau film crée l'occasion d'une épopée au tournage, d'un désastre (parfois) au montage, de récriminations incessantes de la part de producteurs féroces ou dépressifs sur les budgets crevés et les horaires non respectés. Mieux peut-être que *La Nuit américaine*, de François



Truffaut (avec l'image en moins, bien sûr), *Roman* offre un aperçu des plus réalistes des contraintes que doit affronter (et souvent contourner) le cinéaste d'aujourd'hui.

De là à savoir si Roman Polanski est oui ou non responsable des malheurs qu'il s'est attirés dans sa vie privée, s'il est oui ou non une sorte de playboy international perclus de vices cachés ou déclarés, je laisse cela aux chroniqueurs de journaux jaunes. En fin de compte, *Roman* restera avec «sa» vérité et on dira ce qu'on dira, on ne s'ennuie pas chez Polanski!

Marc Sévigny

BARBE-BLEUE

Max Frisch
Gallimard, coll. Du monde entier, 1984

Cet architecte est, avec Friedrich Dürrenmatt, l'écrivain suisse allemand le plus connu à l'étranger, et l'un des grands prosateurs germanophones. Auteur de romans psychologiques comme *Stiller* (1954), où il réfléchit sur le problème de l'identité, il a touché avec autant de bonheur au théâtre. Qu'il suffise de mentionner des pièces comme *Andorra* (1961), sur le racisme et le totalitarisme, *La grande muraille* (1946), où il

traite avec humour de la menace nucléaire, ou encore *Don Juan ou l'amour de la géométrie* (1953), qui présente avec beaucoup d'ironie un Don Juan intellectuel et misogyne, séduit plutôt que séducteur et sombrant finalement dans le mariage.

Barbe-Bleue, oeuvre récente, est une autre variation sur le thème de l'identité. Frisch nous livre les pensées du Dr Schaad après son acquittement pour le meurtre de sa septième femme. Ce monologue intérieur est entrecoupé de souvenirs de ses dix mois de détention préventive, d'extraits des dizaines d'interrogatoires qui ont marqué son procès, de ses rêves étranges aussi. Le docteur ne pratique plus, vend bientôt son cabinet, ne peut se défaire de cette histoire qu'il revit sans cesse. Il a été acquitté faute de preuve, mais tout, dans sa propre version intérieure de l'affaire, laisse croire à sa culpabilité. Son caractère égocentrique, son irascibilité, surtout sous l'effet de l'alcool.



Il en vient même à imaginer une suite au procès, l'interrogatoire de personnes disparues, de sa femme morte par exemple.

Il n'est plus que l'ombre de lui-même. Tourmenté par la douleur et la culpabilité, il lance sa Volvo contre un arbre et frôle

la mort. Mais est-ce vraiment lui qui a étranglé Rosalinde Zogg avec sa cravate et lui a mis dans la bouche sa serviette hygiénique?

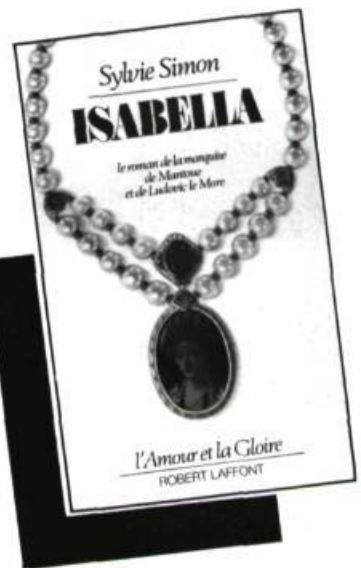
On lit d'un trait ce petit livre sans prétention qui révèle la subtilité, l'intelligence tranquille, l'habileté — la maturité de son auteur.

André Lemelin

ISABELLA Sylvie Simon Robert Laffont, coll. L'amour et la Gloire

Isabella d'Este, marquise de Mantoue, a marqué son époque. Née en 1474, d'une glorieuse famille italienne, elle est promise dès son jeune âge à Gianfrancesco Gonzague. Très portée vers les arts et la culture, elle épouse un homme qu'elle ne connaît pas, un guerrier par surcroît. Mais heureusement, les deux jeunes gens s'aimeront dès le premier regard. Isabella vivra un conte de fées... jusqu'à ce que Lodovico Sforza, duc de Milan, croise son chemin.

L'ouvrage de Sylvie Simon démontre un sens profond de la recherche et du détail et nous permet d'imaginer facilement le faste de la Renaissance italienne. Les descriptions des costumes, de l'architecture, des moeurs de l'époque sont très détaillées. Les dialogues, fidèles à l'esprit de l'époque, empruntent le ton empesé des gens courtois et très conscients de leur rang. Nous traversons les guerres entre les différentes cités italiennes et avec la France tout en suivant le cheminement d'Isabella, qui s'émancipe en se mêlant aux affaires de l'État. On lui demande conseil, on écoute ses intuitions, on la courtise. Elle demeure cependant inébranlable et fière devant les épreuves, même devant celle où elle aura cédé aux avances de Lodovico. Elle ressortira grandie de son aventure qui lui aura fait compren-



dre qu'elle a un devoir à remplir: celui de son rang et celui de son rôle de femme et d'épouse.

Ce livre constitue une bonne leçon d'Histoire.

Louise Caron

LE SOURIRE DU CHAT François Maspéro Seuil, 1984

C'est d'abord la couverture du livre qui m'a attirée. Couverture classique du Seuil bordée d'orange avec, en son centre, un chat japonais qui salue. Puis le titre, très «alicien». Enfin le nom de l'auteur, éditeur célèbre qui signe ici son premier roman, François Maspéro.

L'enveloppe n'était pas trompeuse. En épigraphe: une citation de Lewis Carroll. En substance: un regard neuf, porté par une sensibilité toute «zen», sur les constituantes éternelles de la tragédie humaine. Un regard d'enfant, qui ne «comprendra que beaucoup plus tard», mais qui n'aura de cesse qu'il n'ait compris.

C'est l'été 1944, et en France, «on y respire mal parce qu'on y respire la guerre». Sauve qui peut la vie, elle continue. Pendant que le ballet des



avions militaires se banalise dans le quotidien meurtrier. Parmi les occupants, les occupés, les collabos et les résistants, un enfant évolue. Il a treize ans et vit sur une autre planète. Comment survivre autrement dans des conditions extrêmes de folie collective? La guerre, cette mort en furie, porte un masque trop hideux. C'est pourquoi, lorsqu'elle frappera le Chat en plein cœur familial, il se refermera davantage sur lui-même et sur sa sensibilité. Attitude que les autres prendront justement, ou plutôt injustement, pour de l'insensibilité.

Ne croyez surtout pas que ce soit là lourde lecture et sombre drame. Le sourire du Chat persiste, un peu détaché sur fond de douleurs. Et le regard, intelligent, demeure. Aimez-vous les Chats?

Josette Giguère

OPUS PISTORUM Henry Miller Presses de la Renaissance, 1984

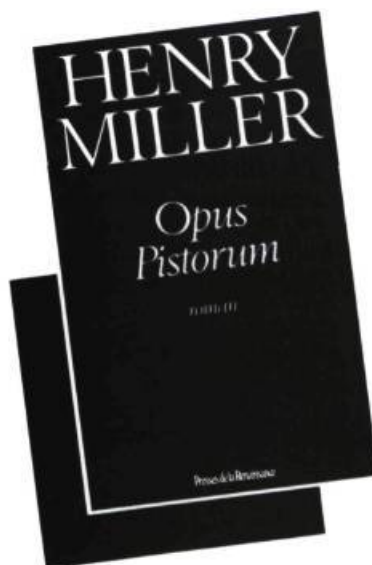
On a déjà dit de Henry Miller qu'il avait été l'un des premiers écrivains américains à parler avec autant d'ardeur et de fougue de ce qui se situe aussi bien au-dessus qu'en dessous de la ceinture. *Opus Pistorum*, roman (*sic*) inédit re-découvert

(?) et publié pour la première fois en 1983 aux États-Unis, s'inscrit sans la moindre équivoque dans l'en-dessous (ou, si vous préférez, dans les dessous).

Milton Lubovski relate ainsi la genèse de l'oeuvre: «Durant l'été 1940, j'étais associé dans la librairie Larry Edmunds (...) Comme les affaires allaient mal à l'époque, j'augmentais nos revenus en vendant des textes pornographiques chaque fois que je pouvais en obtenir (...) Henry, qui avait besoin d'argent, me proposa d'écrire quelque chose que je pourrais vendre.» Et il s'agit bien ici de textes pornographiques (ce que l'éditeur appelle une «véritable odyssée du sexe à la recherche — utopique? — de la femme idéale, de l'expérience parfaite») réunis, genre oblige, sous l'appellation *roman*. Miller les aurait écrits à raison d'un dollar la page et je présume que c'est pour la même raison que les pages imprimées sont si facilement détachables.

Le roman en question peut se résumer ainsi: A baise B sous le regard amusé de C qui décide aussitôt de prendre part à l'action tandis que D attend impatientement son tour en prenant quelques clichés pour la postérité, mais voilà que s'amènent E et F — question de prévoir une relève — qui se montrent d'abord choqués, intrigués, séduits, irrésistiblement tentés, et allez essayer de dire avec certitude qui de A, B, C, D, E ou F gémit ainsi. À noter que de multiples variantes sont ici possibles, voire souhaitables, et que A, B, C, etc. peuvent tout aussi bien être un homme ou une femme, une Anglaise ou une Chinoise, une gamine de douze ans ou sa mère, une lesbienne macho ou une naine qu'on «redoute de fendre en deux comme une pêche trop mûre», etc. etc.

Si certains passages sont bandants — vous pouvez même y aller au pif —, le tout, ou la somme des parties, devient vite ennuyeux, voire débandant. L'ennui et la lassitude qu'on



ressent inmanquablement après *x* pages est probablement dû au fait que ces textes sont davantage — bien que la frontière entre les deux soit individuelle-pornographiques qu'érotiques. Et en ce qui concerne ce «merveilleux sens de la célébration de la vie» auquel fait allusion l'éditeur, eh bien il est complètement submergé.

Jean-Paul Beaumier



CHAGRINS PRÉCOCES Danilo Kis Folio Junior, 1984

Les chagrins précoces sont les douleurs, les peurs, les émo-

tions d'un enfant de la guerre. Un père qui ne reviendra jamais des camps, la faim, le froid, un secret trahi, un chien qu'on doit abandonner — autant d'instantanés déchirants qui troublent le lecteur car il sent bien, même s'il préférerait croire l'inverse, que les nouvelles de Danilo Kis ont l'accent de la vérité et que cette vérité qui vous noue la gorge est présente, tous les jours, sur quelque coin de la planète.

Chagrins précoces n'est pas, cependant, un livre noir: les odeurs du foin et de la camomille, la fraîcheur des campanules et des primevères, la douceur des rayons de soleil ou le mystère d'une forêt l'éclairent, éclatants de vie malgré la gravité des propos. Le quotidien côtoie le merveilleux: un enfant peut être dévoré par les loups, à moins qu'il ne soit enlevé par une fée vêtue de blanc et de soie. Un livre sensuel, doux-amer, riche.

Christine Brouillet

LE CHÂTEAU DE SABLE Iris Murdoch Gallimard, 1984

Ce roman est paru dans sa version originale en 1957. Toutefois, même 27 ans plus tard, il n'a rien perdu de son actualité: l'éternel triangle n'a pas d'âge. Il traverse les époques, les modes, les civilisations, en laissant toujours derrière lui ce sentiment d'impuissance et de destruction.

Le roman démarre dans un village quelconque du Surrey en Angleterre. Mor est professeur à l'école publique. Il a des ambitions politiques que ne partage pas sa femme. Leurs deux enfants traversent chacun à leur manière une crise d'adolescence. Jusqu'ici, tout semble normal. On sent bien que Mor et sa femme ne s'entendent pas parfaitement et que leur mariage tient seulement à cause des enfants et de l'habitude.



Cependant, une jeune peintre, à qui on a commandé le portrait de l'ancien principal de l'école, s'imposera dans le coeur des gens qu'elle côtoiera et, en particulier, dans celui de Mor. Malheur! Le château de sable

s'écroule, emportant avec lui bien des illusions et des rêves.

Iris Murdoch décrit ses personnages comme on peint un tableau: avec minutie pour faire ressortir le sujet principal. Toute de sensibilité et par souci du véridique, Iris Murdoch réfléchit, à travers ses personnages, sur le poids de la vie et de l'amour. À cette situation sans issue, à cet amour impossible, elle trouve une solution abrupte, douloureuse, qui permet de voir clair et de redresser la tête, même si le coeur est meurtri. Fertile en rebondissements de toutes sortes, ce roman captive.

Louise Caron

Du 1er au 7 octobre prochain aura lieu le festival international Folie/Culture à Québec. Les organisateurs du festival, *auto-psy*, association vouée à la défense des droits des personnes psychiatriées et OBS-CURE, coopérative d'intervention culturelle multi-média se proposent ainsi de faire connaître les situations faites aux individus sujets à des troubles émotionnels dans des contextes culturels variés et de donner l'occasion au public et aux intervenants de s'informer au sujet des nouvelles approches en santé mentale. Cette manifestation culturelle et sociale (théâtre, performances, conférences) s'axe principalement autour de deux lieux: l'édifice du Complexe G et la Bibliothèque centrale de Québec.

Pendant une semaine, des conférenciers de plusieurs pays viendront discuter de différentes thématiques: citons notamment la présence du psychothérapeute américain, Howard Buten, auteur de *Quand j'avais cinq ans je m'ai tué* et *Le coeur sous le rouleau compresseur* et de Pierre Guyautat, auteur de

Eden Eden Eden. On pourra également voir en permanence des expositions de photos, d'affiches du Musée de l'Art Brut, etc.

On pourra également assister à la présentation d'une soixantaine de films et de vidéos allant du cinéma expérimental au reportage en milieu asilaire. Une certaine part de cette programmation est constituée de documents encore inédits en Amérique.

La couverture radiophonique du festival sera assurée par la station CKRL MF. Un autre volet d'activités est prévu pour Montréal (1-10 octobre) et Chicoutimi (9-14 octobre).

Voici les principaux thèmes de la programmation:

1. Les pratiques alternatives
2. La réforme italienne
3. L'autisme
4. Créativité et folie
5. Gardes fous ou travailleurs en santé mentale?
6. Écrans de la folie
7. Droits et psychiatrie

Pour informations:
(418) 529-3775
(418) 529-1978

NOUVEAUTÉS

Soft war

Breton et D. Deneich
Robert Laffont

Les jupes culottes

Françoise Dorin
Flammarion

Le prince répète le prince

Simone Benmussa
Seuil

Le châle andalou

Elsa Morante
Folio

Laura Brahm

Patrick Cauvin
Albin Michel

La fuite à cheval

Bernard Marie Koltès
Minuit

La vallée incarnate

Chantal Chawaf
Flammarion

Mémoires d'un autre jour

Harold Robbins
Québec Livres

Les cités de la nuit écarlate

W. Burroughs
10/18

Poisson d'amour

Didier Jan Cauwelaert
Seuil

L'encre et le calame

Olivier Laurent
Olivier Orban

Victoria

Knut Hamsun
Garnier Flammarion

La grande poursuite

Tom Sharpe
Luneau Ascott

Les villes invisibles

Italo Calvino
Points Roman, Seuil

Le bon gros géant

Ronald Dahl
Gallimard

Le livre de ma mère

Albert Cohen
Gallimard

La nef des fous

Katherine Anne Poiter
Seuil

Diffusion Presses Universitaires de France

L'ALIÉNISTE J.M. Machado de Assis

Simon Bacamarte, un aliéniste, s'installe dans une paisible bourgade brésilienne où il fonde une "Maison Verte" pour se livrer à des expériences scientifiques. Il commence par enfermer et classer les lunatiques, mais ne s'arrête pas là, son emprise sur la population ne cesse de croître et révolutionne la cité. Machado de Assis suit les aventures de ce savant en délire dans une comédie d'erreurs où l'humour s'attaque aux excès du scientisme et au dogmatisme politique. Une nouvelle, dès 1884, bien avant l'anti-psychiatrie, dénonce le pouvoir médical arbitraire. L'aliéniste est-il celui qui soigne la folie, celui qui la fabrique, ou celui qui la porte en lui?

95

Editions A-M. MÉTALIÉ
96 pages

DISTRIBUTEUR EXCLUSIF:
les éditions françaises
1411, rue Ampère, Boucherville, Qc J4B 6C5
Tél.: (514) 641-0514